

désirs. Elles ont toujours été et elles seront toujours le plus riche héritage légué à notre nature rationnelle, comme elles ont toujours été et seront toujours la pierre de touche de toute vraie civilisation. Ces trois choses vous les avez nommées : c'est le beau, le vrai, le bien. Laissez-nous voir rapidement où en est notre siècle sous ce triple rapport, et rechercher ce qui manque aux arts et aux sciences, pour répondre à l'attente de tous. Sachant bien que louer son siècle outre mesure, c'est se louer indirectement soi-même et qu'en dire trop de mal c'est se déclarer supérieur à lui, nous tâcherons de nous placer dans un sage milieu entre ces deux amours-propres opposés, et de procéder avec la sage réserve qui s'impose à celui qui veut, non pas détruire, mais aider en corrigeant.

I.

“ Une seule tête de Raphaël, disait un jour Voltaire, donne une meilleure idée du beau que tous les livres écrits sur ce sujet. ” Il avait raison : le beau s'admire, il ne se définit guère. Aussi, s'il m'était donné en ce moment de pouvoir dévoiler à vos regards une des inimitables peintures de Raphaël, et de vous en faire toucher au doigt les moindres détails, je pense que ma tâche deviendrait de beaucoup plus facile. La pureté des lignes et la composition harmonieuse, l'innocence virginale et la maternité chaste, qui respirent dans ses vierges et ses saintes Familles, vous révéleraient le secret d'un succès qu'il ne partage avec aucun autre. L'art, en effet, ne consiste pas seulement dans une reproduction fidèle de la nature ; autrement il faudrait dire, contre toute apparence même de vérité, que nos peintres modernes sont supérieurs aux anciens ; il ne s'arrête pas même à la symétrie et à la proportion, car sur ce terrain encore nos peintres pourraient lutter, et peut-être avec avantage, avec ceux des temps passés. Au-dessus de ces conditions indispensables à l'expression du beau, il y a ce que je ne sais quoi, que St-Thomas appelle l'éclat et qui provoque l'enthousiasme du spectateur. En face d'une belle statue, l'âme se sent comme saisie, l'œil reste fixement attaché à sa contemplation, et le cœur, suspendant pour ainsi dire tout mouvement, laisse échapper un mot d'admiration bien au-dessous de sa pensée : “ C'est beau ! c'est magnifique ! ” Et, cependant, s'il détourne un moment ses regards du chef-d'œuvre, et s'il étudie sa propre imagination, l'admirateur même le plus enthousiaste pourra souvent se dire comme Cicéron à la vue d'une belle statue de Phidias : *Cogitare possumus pulchriora*. Je puis encore imaginer quelque chose de plus beau.

Où, au-delà des formes naturelles, au-delà même de l'unité et de la proportion que la nature leur donne, il y a pour l'artiste un monde idéal. Fixant son regard puissant sur les êtres qui l'entourent, l'artiste voit l'idée qui leur donna naissance et sent comme Dieu même voilé sous la matière qu'il créa. Cette pensée, son imagination s'en saisit, son cœur la goûte et sa main l'exécute ; et alors on n'a plus simplement les monuments des hypogées égyptiens ou des temples de Babylone, on n'a plus même l'artiste naturaliste de la Grèce ou de Rome, on a le véritable artiste chrétien. Ce ne sera pas assez pour lui de

reproduire les beautés physiques et de donner au marbre tout le moëlleux des formes ; ce ne sera pas même assez de lui faire parler le langage de la passion humaine ; non, sans négliger le corps, ce sera de la tête principalement qu'il s'occupera, et il imprimera sur elle comme une radiation de l'Idée divine qu'il a perçue.

L'idée, telle est donc la vraie source de l'art ; et si, passant maintenant de l'ordre purement philosophique à celui des faits, nous nous demandons ce que l'Art est devenu sous ce rapport dans notre siècle, nous sommes obligés de reconnaître, que c'est l'Idée principalement qui lui manque. Trop souvent captivé par une imagination plus fertile que féconde, l'artiste de nos jours s'est perdu dans des conceptions mal définies et irréalisables ; ou bien courbé vers la terre, il n'a vu que ce qui frappe son œil et n'a cru que ce qu'il touche ; aussi a-t-il donné une photographie assez exacte, il n'a pas donné un chef-d'œuvre.

Passer en revue les différents travaux artistiques soumis au jury des expositions ; étudiez avec attention les poésies publiées depuis un siècle, et presque partout vous serez obligés de constater avec peine, que l'artiste et le poète se sont fourvoyés, dans les élucubrations nuageuses de l'Allemagne, ou dans les sentiers bourbeux du naturalisme contemporain. Quelle en est la cause ? Sans doute et avant tout, l'obscurcissement de la foi ; comment une intelligence sans lumière pourrait-elle éclairer un sujet ? comment un cœur sans charité pourrait-il communiquer quelque chaleur ;

Mais après l'absence de religion, le manque d'une philosophie saine et sans contredit la raison la plus sérieuse de la faiblesse de nos artistes. “ Tout grand artiste, a dit Goëthe, doit être encyclopédiste ; ” nous ajouterons : il ne le devient que par la philosophie, et par une philosophie en tout point conforme à la vérité. Si pour lui, le monde n'est qu'un jeu du hasard, si les mouvements admirables des corps célestes ne sont que des effets sans cause ; si au fond du cœur humain, il ne voit que l'intérêt de l'orgueil ou de l'argent ; si en un mot, Dieu disparaît, il pourra encore peindre des objets matériels, il ne pourra reproduire des idées, il ne sera pas un artiste.

Que si maintenant vous me demandez dans quelle philosophie, l'artiste trouvera ces inspirations élevées qui animent son génie, je vous inviterai à parcourir avec moi les œuvres de ceux qui s'imposent à tous comme des modèles du beau ; leurs œuvres elles-mêmes vous donneront une réponse. Le grand poète de l'Italie, celui qui fixa la langue, et qui du premier essor de son génie franchit les limites qu'aucun autre n'a atteintes, le Dante chanta dans sa divine comédie les principes que Saint-Thomas d'Aquin avait coordonnés dans sa somme théologique ; et vous le savez, pendant que la philosophie revêlait sur ses lèvres de Racine lui-même, ne sauraient nous donner qu'une bien faible idée, la poésie elle, acquérait une hauteur d'idées et une élévation de sentiments que Corneille ne soupçonnait même pas. Qui oserait aventurer une comparaison entre les temples bas et étroits du siècle dernier et les grandes cathédrales gothiques, appelées si justement : “ La pensée chrétienne bâtie ; ” les premiers sont froids